

# LA GRANDE GUERRE ET LE SPORT EUROPÉEN. POUR UNE HISTOIRE COMPARÉE DU SPORT EN GUERRE

Paul Dietschy  
*paul.dietschy@wanadoo.fr*

Le 15 décembre 1917, le périodique français "La Vie au Grand Air" publiait une carte du front occidental de l'Europe. Au lieu des forces militaires, étaient disposées, de part et d'autre de la ligne de front, les "armées" sportives composées de bataillons d'athlètes, de cyclistes, de gymnastes et d'automobilistes, accompagnés d'escadrilles d'aviateurs. Plaidoyer *pro domo*, parce que la carte voulait insister sur le rôle de l'engagement des sportifs dans la guerre, une telle représentation invite l'historien à envisager l'histoire du sport pendant la Grande Guerre sur un plan européen et non plus strictement national. De fait, depuis plus de vingt ans, les historiens du fait sportif ont commencé à produire des histoires du sport pendant la première guerre mondiale que ce soit du côté allemand<sup>1</sup>, britannique<sup>2</sup>, italien<sup>3</sup> ou encore français<sup>4</sup>. Il est temps désormais de rompre ces délimitations parfois aussi hermétiques que la ligne de front, pour tenter une approche comparée de ce sport "en guerre", parce qu'il participe à la lutte contre l'ennemi, et "de guerre", parce qu'il se déploie dans le contexte très particulier de la guerre de masse.

Une telle approche doit permettre d'identifier les convergences des pratiques et des représentations sportives, leur circulation, notamment dans le camp allié, et les évolutions du champ sportif des pays européens pendant le premier conflit mondial. En d'autres termes, l'exemple de la Grande Guerre doit faire apparaître la dimension transnationale du fait sportif, au-delà de son inscription dans un contexte national ou de son organisation éminemment internationale. Pour ce faire, nous envisagerons, tout d'abord, comment les sportifs européens sont entrés en guerre, puis comment les journaux sportifs ont fourni des clés d'interprétation s'insérant dans les discours sur la guerre produits par la presse et les intellectuels. On envisagera ensuite la manière dont les sportifs européens ont inventé et construit un sport de tranchées avant d'évaluer les bénéfices qui ont pu être ceux du sport à l'issue du conflit.

## 1. L'entrée en guerre des sportifs européens

En 1914, le patriotisme, pour ne pas dire le nationalisme, a représenté sans conteste l'idéologie la mieux partagée par les sportifs européens. La diffusion de ces idéaux au sein des milieux athlétiques rend compte de la réversibilité de l'internationalisme sportif de la Belle Epoque, ce Janus au double visage du pacifisme sportif et de la logique des rivalités nationales. On ne voulait toutefois pas assimiler l'éthique sportive à l'esprit militaire. Le journaliste sportif Georges Rozet, responsable de la rubrique sportive de l'hebdomadaire nationaliste "L'Opinion", pouvait certes écrire après la première victoire de l'équipe de France de rugby dans la Tournoi des cinq nations 1911: "Après trente ans de coups de pied maladroits sur les terrains de football, il arrive qu'un jour les journaux impriment en manchette comme s'il s'agissait d'une guerre européenne: *La France a battu l'Ecosse...*"<sup>5</sup>. Toutefois, si la référence guerrière était mobilisée pour indiquer le degré d'importance que le sport avait atteint dans la presse, un an plus tard, le même Rozet se disait certain que les sportifs partiraient sans faute "accomplir leur devoir", ceux-ci n'en réserveraient pas moins "leur opinion sur le 'grand match' qu'aurait été la guerre"<sup>6</sup>.

Le sport n'en avait pas moins pour fonction d'établir des hiérarchies internationales du muscle: les rencontres de toute discipline étaient dites *internations*, afin d'insister sur l'idée

qu'elles mettaient en scène l'affrontement (sportif) des nations et, dans le vocabulaire nationaliste de l'époque, des races. Cependant, la géopolitique sportive ne consistait pas en une pur décalque des rapports de force entre les puissances. L'Anglais, par exemple, incarnait davantage que l'Allemand, aux yeux des Français l'ennemi "héréditaire" sur les terrains de sport. Et les organisations internationales voulaient diffuser l'idéal de l'internationalisme comme ceux de la Fifa qui, lors de leur congrès tenu le 28 juin à Christiania (Oslo), réaffirmait leur foi dans le pacifisme sportif. Ils avaient voté à l'unanimité, le jour de l'attentat de Sarajevo, la résolution du délégué suisse appelant à soutenir "toute action qui viserait à rapprocher les nations les unes des autres et à substituer l'arbitrage à la violence dans la résolution de tous les conflits qui pourraient les opposer"<sup>7</sup>.

A la manière du pacifisme socialiste, le pacifisme sportif s'évapora à la déclaration de guerre: presse et fédérations sportives se rangèrent immédiatement dans les rangs de l'union sacrée. L'une des manifestations les plus fameuses de cette adhésion à la cause de la défense de la patrie fut sans doute l'éditorial d'Henri Desgrange, le directeur-fondateur de "L'Auto", le 3 août 1914.

Alors que l'Allemagne avait déclaré la guerre à la France et commencé à violer la neutralité de la Belgique, Desgrange avait publié ce texte appelant les sportifs français, ses lecteurs, à participer au "grand match" de la guerre. Utilisant un vocabulaire violent et cru, il anticipait ainsi la culture de la haine qui allait être inventé et développé pendant quatre ans par la presse européenne. Concluant que les Prussiens étaient des "salauds", il invitait ses "petits gars" à "en finir avec ces imbéciles malfaisants qui, depuis quarante-quatre ans, nous empêchent de vivre, de respirer, d'être heureux"<sup>8</sup>. La métaphore était largement partagée au sein des milieux sportifs. En 1915, un dirigeant de la Rugby Union du Yorkshire affirmait ainsi que ses joueurs combattraient dans le "greatest game of their lives", comme ils l'avaient fait sur les terrains de sport<sup>9</sup>. Il n'était pas étonnant que la campagne interventionniste de "La Gazzetta dello Sport" ait été conclue, le 24 mai 1915, par un éditorial qui appelait les sportifs à entrer dans la grande compétition guerrière sur une tonalité anticipant les discours utilisés pendant le ventennio.

Fratelli – était-il prêché – che avete conosciuto, praticato, amato lo sport, prendete le armi per lo sport più antico e più forte, e più vero: la guerra; e siate nella sterminata falange i manipoli dell'esempio, perché lo sport vi ha dato forza fisica, capacità morale e disciplina, virtù somme nell'ora presente<sup>10</sup>.

Du côté allemand, la déclaration de guerre fut accueillie comme une libération et l'occasion de prouver enfin la valeur patriotique du sport. De fait, le sport bourgeois avait souffert depuis longtemps de l'accusation d'être peu allemand et très cosmopolite. Pour cette raison, des fédérations sportives comme le Deutscher fustball bund (Dfb) avaient dû livrer un véritable "Kulturkampf" contre le Turnen, le puissant et historique mouvement gymnastico-patriotique allemand. Les sportifs bourgeois de l'époque wilhelmienne apportèrent avec enthousiasme leur concours à la mobilisation. Leurs chevaux, leurs automobiles, leurs embarcations et leurs terrains de jeu furent mis à disposition de l'armée allemande. Les coureurs cyclistes, les athlètes et cavaliers allemands les plus célèbres avaient devancé l'appel et donnaient l'exemple, encore vivant, de l'engagement des sportifs<sup>11</sup>. Un engagement que le Dfb, décrivait en 1915 comme le vaste rassemblement de la nation allemande:

La Guerre! A côté des immenses victoires remportées à l'étranger, elle nous a apporté une conviction profonde: le danger partagé nous a soudés vers un dessein commun: celui d'un peuple, d'une volonté et d'un but. Et ce signal sera aussi celui du départ pour le sport allemand sur un chemin plein de promesses, en accompagnant un peuple, une volonté un objectif: la grandeur de l'Allemagne!<sup>12</sup>

Toutefois, loin de signaler seulement la spécificité d'une représentation nationale de la guerre ou de l'adhésion de la nation allemande à celle-ci, Georg P. Blaschke, secrétaire-général de la Dfb, auteur de ces lignes au style ampoulé et redondant, s'inscrivait dans un discours et d'un mouvement partagés de part et d'autre du front.

En France, les athlètes les plus connus comme Jean Bouin, deuxième du 5.000 mètres plat aux Jeux olympiques de Stockholm et recordman du monde de l'heure en 1913, le boxeur Georges Carpentier ou les coureurs cyclistes Léon Comès et Léon Hourlier vainqueurs des six jours de Paris en 1913, furent parmi les premiers à répondre à l'appel des armes. Bouin, à l'instar de représentants des élites littéraires Charles Péguy et Alain-Fournier, compta parmi les morts "glorieux" des premiers mois de la guerre. En Italie, les compétitions sportives furent immédiatement suspendues dès la déclaration de guerre à l'Autriche-Hongrie le 24 mai 1915. Ainsi, les footballeurs participant à l'œuvre irrédentiste désertèrent les clubs de football: en 1916, plus de 159 membres de la Juventus de Turin étaient au front dont 102 servaient comme officier<sup>13</sup>. Sans être des nationalistes obsessionnels, ils pouvaient souscrire au sens du devoir patriotique défini par C.A. Blanche, l'un des rédacteurs de l'"Almanacco dello sport. La guerra e lo sport 1916":

Je ne suis pas un va-t-en-guerre, je ne suis pas un pacifiste. Je considère que la guerre est indispensable quand – comme dans le cas de notre Italie – en tant que nécessité historique elle est une entreprise aux idéaux élevés et qu'on l'affronte comme un devoir, puisque l'on se propose d'enlever à l'autre le mal acquis ou ce qui est injustement possédé.

Formalisé et souvent simplifié par les organes de presse, l'élan guerrier des sportifs avait plusieurs origines. Tout d'abord, "l'union sacrée" ayant même, en France comme en Allemagne, englobé les partis ouvriers, il était logique que des organisations bourgeoises telles que les fédérations ou les clubs sportifs s'engageassent dans la guerre patriotique. De fait, en 1914, mis à part le cyclisme ou la gymnastique, la plupart des sports pratiqués sur le continent européen l'étaient par des membres de l'aristocratie, de la bourgeoisie ou des classes moyennes naissantes. Organes de presse et organisations sportives reflétaient donc un certain patriotisme, voire un nationalisme s'inscrivant dans les cultures politiques nationales des pays belligérants. De plus, la conception encore protéiforme du sport mêlant exercices corporels d'origine nobiliaire, sports athlétiques et mécaniques, pouvait établir également, comme nous allons le voir, un lien fort entre la guerre et le phénomène sportif. Mais c'était surtout l'évolution récente de l'internationalisme sportif qui favorisait, notamment chez les athlètes de haut niveau, la conversion des valeurs du sport en valeurs militaires.

Les Jeux olympiques de Stockholm de 1912 représentèrent, à ce titre, un tournant. Certes, l'organisation de la cinquième Olympiade dans un pays neutre donnait une coloration pacifique à l'affrontement sportif des nations. La prière du révérend anglican Coucy Laffan, membre du Cio, prononcée lors de la cérémonie officielle sur "l'esprit d'amitié, l'esprit de fraternité, l'esprit d'unité internationale et de concorde" et la bénédiction finale de cet "instrument entre [les mains de Dieu] pour la paix du monde" participaient d'une conception idéaliste et presque "fonctionnaliste" des Jeux. Mais le discours prononcé par le prince héritier Gustave-Adolphe avant l'ouverture officielle des Jeux par le roi Gustave V, vint replacer la compétition olympique dans une perspective plus "réaliste". Considérant l'objectif du sport comme "le développement corporelle de la nation dans sa totalité", il estimait que l'Olympiade était "la plus grande compétition internationale de la force que [son] époque pouvait dévoiler". Autrement dit, les épreuves olympiques servaient de mètre-étalon à la

valeur et à la vigueur des “races” qui y concouraient. Les insignes nationaux comme l’aigle impériale géante et autre *union jack* largement déployés sur le poitrail puissant des athlètes, consacraient en partie cette conception de l’Olympisme au sein de laquelle le rapprochement des peuples le disputait à la compétition entre les nations. Des membres du Cio ne s’y trompèrent pas: ainsi, le marquis de Polignac créa au lendemain des Jeux de Stockholm le Collège d’athlètes de Reims, dirigé par le lieutenant de vaisseau Hébert, inventeur de la “méthode naturelle” d’éducation physique. Cet établissement était destiné à “perfectionner les champions déjà révélés, parfaire leur condition, les préparer en temps opportun pour aller [trois ans plus tard], sur les bords de la Spree, essayer si possible de faire triompher les couleurs françaises”<sup>14</sup>. L’astre Jean Bouin avait en effet masqué les piètres résultats des athlètes français: il fallait impérativement faire meilleure figure aux Jeux de Berlin, organisés par l’ennemi héréditaire. Du stade au champ de bataille, il n’y avait qu’un pas que franchit sans état d’âme l’internationale des sports. Pierre de Coubertin, en personne, offrit ses services au quai d’Orsay et rédigea le *Décatalogue de 1915* encourageant les jeunes Français à endurcir leurs corps et tremper leurs âmes par le sport puisqu’il leur appartenait “de décider si la présente guerre ne [devait] être qu’un assaut vaillamment repoussé ou s’il [devait] en résulter le triomphe de la civilisation française”. Diffusé dans les établissements scolaires français, la rhétorique de Coubertin restait toutefois celle d’une élite sociale pour laquelle le sacrifice et le devoir patriotique allaient de soi. Et, si l’on sait que les représentants du sport bourgeois adhèrent très volontiers à la rhétorique de l’Union sacrée, il pouvait en aller autrement pour les milieux sportifs plus populaires.

En la matière, la patrie du sport, le Royaume-Uni, et le *people’s game*, le football, servaient de révélateurs d’une certaine réticence à l’égard du conflit. Ayant atteint le rang de divertissement respectable après la venue du roi Georges V à la finale de la Coupe d’Angleterre disputée en avril 1914 devant plus de 110.000 personnes au stade de Crystal Palace à Londres, le football était le sport prolétaire et professionnel par excellence. Or, si les sportifs des *public schools* et de la filière “Oxbridge”, défenseurs du cricket, de l’athlétisme et de l’aviron, avaient immédiatement répondu à l’appel de Lord Kitchener dans un pays où la conscription ne fut instaurée qu’en 1916, les ouvriers qui remplissaient les travées des stades ainsi que les footballeurs stipendiés se faisaient tirer l’oreille pour rejoindre les champs de bataille des Flandres. Alors que la fédération de hockey proposait au début du mois de septembre 1914 de suspendre tous les matches à venir afin de fournir à l’armée britannique plus de 40.000 hommes et que la Rugby football union annonçait la formation d’un corps de rugbyemen, les dirigeants de la Football association mettaient peu d’empressement à interrompre les compétitions de ballon rond au grand désappointement des autorités<sup>15</sup>. Malgré les appels lancés dans les stades invitant les spectateurs à venir jouer le “grand match de la guerre” et à se comporter en vrai supporter de Tottenham ou d’Arsenal, les compétitions de haut-niveau continuèrent jusqu’à la finale “kaki” de la *Cup* disputée en avril 1915 à Manchester par Chelsea et Sheffield United. Outre la faible appétence des classes populaires d’outre-manche pour un conflit “bourgeois”, le football d’outre-Manche ne proposait pas encore une perspective internationale du sport. Pour les spectateurs anglais le seul football qui comptait était britannique et si des matches inter-nations étaient joués par les professionnels, ils opposaient surtout l’équipe d’Angleterre à ses homologues d’Ecosse, d’Irlande ou du Pays de Galles. La réversibilité agressive de l’internationalisme sportif ne pouvait donc encore marquer de son empreinte une activité très autocentrée. Du football-association émanait par

conséquent une indifférence, voire même un discret refus d'une guerre qui ne menaçait pas directement le Royaume-Uni.

Le même phénomène ne peut être observé sur le continent. D'une part, on peut souscrire à l'image proposée par Jean-Jacques Becker de l'entrée en guerre des Français et l'étendre à l'Allemagne ou à l'Italie. Si les classes populaires ne sont pas parties la fleur au fusil, elles ne se sont pas dérobées au "devoir patriotique" qu'elles ont considéré avec gravité. D'autre part, bien que le patriotisme l'ait emporté chez les ouvriers sur le pacifisme prêché avant-guerre par le Spd ou la Sflio, ceux-là ne pouvaient disposer sur le continent d'institutions sportives comme la Football association ou la Coupe d'Angleterre leur permettant d'exprimer d'éventuelles réticences. Les ouvriers-sportifs pratiquaient en effet le vélo, la boxe ou la gymnastique dans des associations encadrées par des fédérations bourgeoises ou confessionnelles, le mouvement sportif ouvrier étant, à l'exception de l'Allemagne, encore embryonnaire en Europe de l'ouest. S'il y eut des hésitations voire des oppositions, elles ne se firent pas entendre et ce furent au contraire les discours cocardiers à la Henri Desgrange qui devinrent hégémoniques et se coulèrent dans le moule des représentations de la "culture de guerre".

## 2. Le grand match, une représentation de la guerre

L'un des lieux communs utilisés par la presse et les organisations sportives européennes pour inciter leurs lecteurs et leurs membres à rejoindre le front, s'ils n'étaient astreints à une quelconque obligation militaire, fut la métaphore du "grand match". Le sport était alors placé au centre d'un système de représentations du conflit insistant sur le caractère ludique des pratiques athlétiques et qui jetait ainsi un voile pudique sur la violence de guerre.

Pour être juste, cette représentation n'était pas absolument nouvelle. L'essai et l'adoption par certains régiments français de disciplines sportives telles que le football-rugby avaient eu à la fois pour origine le caractère brutal et guerrier propre au ballon ovale, mais aussi la représentation du terrain de jeu comme un champ de bataille où les envolées des trois-quarts figuraient bien les conceptions de l'offensive à outrance officialisées par l'Etat-major tricolore. Outre-Rhin, comme l'explique Christiane Eisenberg<sup>16</sup>, les pionniers du football allemand avaient eux-aussi, en partie pour concurrencer le Turnen, en partie parce que cette représentation agréait aux membres de la Dfb, figuré le football, association cette fois, comme une "guerre" faite d'attaque du "territoire ennemi" par les joueurs offensifs et de défense de la "forteresse" par le gardien de but et les arrières. Dans les années 1890, l'organisation des équipes en "ordre de bataille" était pensée par le *Spielkaiser*, littéralement l'empereur de jeu. Si cet idéal militaire donnait un caractère violent à des matchs qui dégénéraient souvent après le coup de sifflet final en batailles rangées, la métaphore s'affina dans la première décennie du vingtième siècle. Le pouvoir absolu du *Spielkaiser* étant de moins en moins accepté et les joueurs réclamant leur part d'autonomie et d'initiative, celle-ci leur fut concédée par celui que l'on appelait désormais le *Spielführer*. En retour, les qualités requises pour jouer au football comme le "sang froid", le "calme", la "clairvoyance", la "détermination" et l'"endurance" correspondaient désormais, selon Christiane Eisenberg, à l'évolution du rôle des fantassins. A l'âge de la mitrailleuse, ceux-ci devaient, d'après le règlement de campagne adopté par l'armée allemande en 1908, être instruits pour "penser et agir de manière indépendante, et être conscients de leurs devoirs, même lorsqu'ils n'avaient pas reçu d'ordre". Ainsi, ce rapprochement entre les qualités nouvelles de l'homme de troupe et celle du footballeur amena les

milieux sportifs allemands à voir dans l'adepte du ballon rond, avant et surtout pendant la guerre, l'archétype du soldat moderne.

Si la précision de la comparaison semble spécifique au cas allemand, il n'en reste pas moins que les presses sportives française et italienne se montrèrent friandes de telles associations. "La Vie au Grand Air", organe des *sportsmen* issus de la bourgeoisie publia ainsi de manière récurrente de juin 1916, date de sa réparation après une quasi-disparition, à novembre 1918, un florilège d'articles établissant l'analogie entre le geste sportif et la technique militaire. L'athlétisme, sport de base et en partie désintéressé puisque noyau central de l'Olympisme, était particulièrement mobilisé. La course, notamment à obstacles, apparaissait tout d'abord comme un instrument efficace pour renforcer l'endurance et la vitesse dans la traversée du *no man's land* et surtout franchir les lignes barbelées protégeant les lignes ennemies. Mais c'étaient aussi les épreuves de lancer qui focalisaient l'attention des journalistes ou des poilus appelés à témoigner de l'utilité du sport. Le jet de la grenade aurait en effet présenté une parfaite similitude avec les lancers du poids et du javelot et seuls les sportifs pouvaient saisir la juste ergonomie de ce geste "usuel" de la guerre des tranchées. En juin 1916, "La Vie au Grand Air" publiait ainsi deux photographies, celle de Géo André, "l'athlète complet", en train de lancer le poids, et le dessin d'un poilu propulsant une grenade vers les lignes ennemies, avec le commentaire suivant: "La comparaison de ce geste du lanceur de grenade avec celui de Géo André projetant le poids montre l'étroit rapport qui existe entre les deux mouvements". On pouvait y lire également que si l'athlète français n'avait pas été fait prisonnier, il "aurait été le véritable champion du lancement de la grenade"<sup>17</sup>.

Au fur et à mesure de l'avancée de la guerre, les représentations produites par la presse sportive européenne s'embarrassèrent toutefois de moins en moins de nuances. C'était le geste militaire en lui-même qui devenait sportif, c'était l'armement qui se muait en accessoire de la "grande Olympiade de la guerre". Ainsi, en 1918, "La Gazzetta dello Sport" s'agrémenta de rubriques consacrées aux mérites respectifs du poignard et de la baïonnette. Mais, selon le quotidien milanais, l'appendice le plus apprécié du sportif des tranchées restait la mitrailleuse. On peut bien sûr imaginer que la proximité entre cette arme meurtrière et les sports mécaniques seyait particulièrement aux rédacteurs du périodique transalpin puisque les mitrailleuses les plus répandues dans les armées françaises étaient produites par les constructeurs automobiles Hotchkiss et Fiat. Quoi qu'il en fût, les mitrailleurs étaient présentés à la fin du conflit par le quotidien milanais comme des sportifs par essence combattant sur le champ de bataille comme ils affrontaient l'adversaire sur une piste d'athlétisme ou un stade de football<sup>18</sup>.

Si les métaphores et comparaisons sportives étaient construites en partie par les milieux sportifs continentaux, les représentations qui obtenaient le plus d'audience provenaient des rangs britanniques. Reprenant la mystique du grand match, elles tiraient leur force de l'anglomanie résiduelle des sportifs européens et d'un rapport à la réalité qui reste difficile à évaluer. En effet, selon Paul Fussell, la métaphore du grand match fut à plusieurs reprises mise en pratique sur le champ de bataille. Quelques pages de l'ouvrage majeur du professeur de littérature américain, *The Great War and Modern Memory*, sont en effet consacrées à l'application de "l'esprit sportif" à la guerre des tranchées consistant, selon lui, à "shooter dans un ballon en attaquant les lignes ennemies"<sup>19</sup>. Initiée en 1915 à Loos par le 18<sup>e</sup> London Regiment, cette coutume aurait rapidement atteint le statut "d'acte conventionnel de bravoure", atteignant même le front oriental en novembre 1917. Mais l'événement le plus mémorable se serait produit en juillet 1916 lors de

l'offensive de la Somme au cours de laquelle les Newcastle Commercial se lancèrent à l'assaut après que le coup d'envoi symbolique avait été donné par une vedette de football membre du régiment. Surtout, c'est lors de cette même attaque, l'épopée "héroïque" et mortelle du capitaine Nevill qui donna à cette pratique ses lettres de noblesse. Pour bien comprendre "l'effet Nevill", il faut suivre le compte rendu donné par Victor Breyer, *sportsman* et journaliste engagé volontaire, employé comme officier de liaison auprès des troupes britanniques:

A l'aube du 1<sup>er</sup> juillet 1916, quand l'armée anglaise de la Somme, en liaison sur sa droite avec nos troupes, déclencha la grande offensive, une des compagnies du 8<sup>e</sup> Bataillon du "East Surrey Regiment" s'offrit une fantaisie héroïque. Sous la direction de son chef, le capitaine Nevill, la compagnie partit à l'assaut en poussant le fameux ballon devant elle. Debout sur le parapet, le capitaine, à la minute fixée par le haut commandement, donna le coup d'envoi de ce match peu banal, et ses hommes électrisés par l'exemple, "dribblèrent" la balle jusqu'aux lignes allemandes, exactement comme s'il s'agissait de la rentrer dans le filet du camp adverse. Nombreux furent les participants de l'extraordinaire tournoi qui tombèrent en route [...] mais chaque équipier trouvait un remplaçant, et le ballon précéda les hommes du "East Surrey" jusque dans la tranchée ennemie. Quelques minutes plus tard, les glorieux footballers (sic) du capitaine Nevill portaient la balle, désormais historique, en triomphe<sup>20</sup>.

Quelle que fût son exactitude et sa véracité, l'histoire du capitaine Nevill intéresse l'historien parce qu'elle connut un succès certain auprès des organes de presse et aurait exprimé la quintessence même de l'esprit des *sportsmen* et la supériorité morale des Britanniques.

De fait, dès le 29 juillet 1916, l'hebdomadaire français "L'Illustration" publiait une photographie d'un des "glorieux ballons" posé sur une table drapée d'un *Union Jack*, auquel plusieurs officiers rendaient les honneurs, alors que le journaliste Nino Salvaneschi dans "La Gazzetta dello Sport" du 4 septembre 1916, associait tommies et poilus dans l'exaltation de cette geste sportivo-militaire:

Dernièrement, écrivait-il, des fantassins français ont encore poussé un ballon dans les tranchées ennemies. Et il y a dans ce fait, dans cette petite balle qui rebondit avec légèreté sur le terrain de la mort quelque chose d'ironique et quelque chose de profond. Mais il y a surtout le symbole de la sérénité avec laquelle les Franco-anglais combattent.

En d'autres termes, si l'épisode attestait, pour ceux qui en doutaient encore, des bienfaits d'une discipline d'importation et imposait aux footballeurs et sportsmen allemands de rivaliser d'esprit sportif, il n'en était pas moins symptomatique d'un discours détournant le regard de la violence de guerre et cherchant à en gommer les aspects les plus traumatiques. Alors que le jeu pouvait "exister aussi dans la dernière heure de l'existence", le soldat-footballeur portait l'esprit léger vers une mort presque certaine mais dont la réalité était largement euphémisée par la métaphore du grand match. Le discours distinguait aussi alliés et ennemis, ces derniers étant dénués, toujours selon Salvaneschi, de tout esprit sportif ou chevaleresque puisque ils suivaient un règlement ordonnant "la violence pour la violence, la bestialité pour la bestialité, la honte pour la honte". La métaphore du grand match rejoignait ici le discours sur son propre camp et sur celui de l'ennemi caractérisant la propagande dans les deux camps. Discours sur soi et sur les vertus nationales tout d'abord: le sportif français, allemand ou anglais se caractérisait par son abnégation et la maîtrise de soi. Il était donc tout à la fois l'image de l'union nationale comme le proclamait les dirigeants de la Dfb et celle de la civilisation dans une guerre marquée par la barbarie<sup>21</sup>. Une barbarie que l'on stigmatisait chez l'autre: pour "La Gazzetta dello Sport" la sportivité niée aux troupes allemandes ren-

voyait implicitement aux exactions commises par les troupes impériales contre les civils ou encore au bombardement de la cathédrale de Reims entamé en octobre 1914. Ainsi, l'esprit du sport rejoignait l'esprit de croisade: les stéréotypes nationaux que la presse et les milieux sportifs avaient commencé à diffuser avant-guerre trouvaient un nouvel usage et se redéfinissait dans une culture de guerre nourrissant, selon Stéphane Audoin-Rouzeau, une "véritable pulsion 'exterminatrice'"<sup>22</sup>. On remarquera enfin que, diffusée par la presse sportive et généraliste, cette entreprise tout à la fois de banalisation et de valorisation de la violence de guerre s'adaptait et pouvait aussi contaminer les jeux et représentations enfantines. Certains jeux d'intérieur reprenaient ainsi le thème de la guerre comme un grand match du football à l'instar du billard mécanique "Trench Goal Football" dont le but était de "faire passer une bille de trou en trou jusqu'à la bouche grande ouverte de Guillaume II"<sup>23</sup>.

### 3. La guerre comme expérience "sportive" vécue

Même si Jean Norton-Cru récuse, au nom de l'autorité morale du témoin et de l'originalité meurtrière de la guerre des tranchées, toute assimilation de la guerre à une lutte qui flatterait le goût des hommes "pour les joutes, pour les sports les plus agressifs comme le football et la boxe"<sup>24</sup>, il est permis de considérer qu'une certaine élite sociale et intellectuelle, ainsi que certaines individualités, rares peut-être, ont trouvé une sorte d'accomplissement dans la guerre.

Certaines activités sportives présentaient, tout d'abord, des caractères communs avec l'activité militaire. L'alpinisme était au premier rang d'entre elles. Bien qu'à l'instar du Cio ou de la Fifa, les clubs alpins français et italiens, ainsi que la Deutscher und österreichischer Alpenverein (Duöav), l'association allemande et autrichienne alpine, aient professé avant-guerre un internationalisme de façade, le développement de l'alpinisme dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avait été marqué par une forte empreinte patriotique, voire nationaliste. Les sections du Club alpin français dont la devise adoptée en 1903 était "Pour la Patrie par la Montagne" organisaient ainsi des "caravanes scolaires" destinées à faire connaître les joies de la montagne à des adolescents, mais aussi à leur inculquer les valeurs patriotiques, notamment au cours de randonnées menées le long des lignes de crête vosgiennes. Les mêmes objectifs étaient poursuivis par le Club alpin italien (Cai) lorsque ses membres rejoignaient ceux de la Société des alpinistes tridentins (Sat) pour des excursions à fort sentiment irrédentiste. Certains membres du Cai profitaient même de leurs courses dans les montagnes "injustement" occupées par l'Autriche, pour relever la position des garnisons et tracer les plans des forteresses bientôt ennemies. Surtout, l'esprit de la compétition alpine donnait une tonalité agressive à la conquête des sommets. En 1877, la réussite de la première ascension du pic de la Meije par des alpinistes français, avait été ainsi saluée comme une victoire nationale face aux concurrents anglais<sup>25</sup>.

De même, alpinistes italiens et autrichiens se livraient à une farouche compétition pour imposer une dénomination germanique ou latine aux refuges, voies d'ascension et pics des Alpes tridentines. Le drapeau national planté au sommet d'une montagne, l'apposition de plaques commémoratives, la lutte linguistique étaient autant d'éléments d'une activité sportive qui envisageait le succès d'une expédition comme la conquête et l'appropriation tout à la fois réelle et symbolique d'une portion inhabitée du territoire national. Les vertus et l'expérience des alpinistes et des montagnards furent d'ailleurs mobilisées par les gouvernements italien et français qui créèrent en 1873 pour le premier, en 1888 pour le second, les premiers bataillons alpins. Et, à la déclaration de guerre, un certain nombre d'alpinistes fut incorporé

dans ces unités. Si le front français leur offrit peu l'occasion, en dehors des lignes situées sur les Vosges, de mettre en pratique leur savoir-faire, le front italien fut marqué jusqu'à Caporetto, par une guerre de montagne où les officiers alpins et alpinistes se firent une réputation de "modestie, de sérieux et de courage". Avec la guerre, la conquête des sommets devenait effective puisqu'il s'agissait de reprendre les montagnes du Trentin et de Vénétie Julienne. Une grande partie de la compétence militaire se fondait dans le savoir-faire des alpinistes dans des batailles livrées à plus de 2.000 m d'altitude: la guerre offrait l'occasion d'écrire un glorieux chapitre de l'aventure alpine, lorsqu'il fallait escalader à-pics et rochers pour surveiller ou même surprendre l'ennemi. Du côté autrichien, l'alpinisme de guerre présentait des similitudes avec un "alpinisme risqué" développé avant-guerre, notamment par des membres allemands du Duöav qui communiaient dans l'idée que "le danger n'est pas à éviter" mais qu'il est "à rechercher et à dépasser". Cette maxime fut suivie en particulier par le guide autrichien Sepp Innerkofler qui perdit la vie le 4 juillet 1915 en escaladant les parois rocheuses du mont Paterno dans le but de surprendre les lignes italiennes<sup>26</sup>.

Cependant, loin d'être circonscrite aux milieux de l'alpinisme, cette conception téméraire de l'ascension alpestre renvoyait à une représentation plus générale de l'action et de la vie. Immergés dans un bain culturel qui avait valorisé l'action, le vitalisme et l'irrationnel et qui redécouvrait les vertus des exercices corporels face à un enseignement jugé intellectualiste et sclérosant, les élites bourgeoises plongées dans le début du conflit y avaient parfois trouvé une nouvelle vie faite de mouvement, d'aventure et de camaraderie. C'était aussi la découverte plus concrète de la responsabilité de la vie et de la mort d'un groupe d'hommes et de l'esprit d'initiative limité, certes, par le poids de la hiérarchie militaire. La pratique du sport participait naturellement de cet état d'esprit et contribuait, comme l'expérience militaire, à la construction de l'idéal masculin bourgeois en œuvre depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. La lecture de témoignages livrés plus ou moins sur le vif – lettres, carnets de guerre, mémoires – invite à considérer que la guerre a pu être ressentie comme une sorte d'expérience sportive au sens large. Une plongée dans les lettres écrites par l'ethnologue Robert Hertz à sa femme Alice en offre de saisissantes illustrations. La guerre vécue ou tout du moins rapportée par cet universitaire de haut-vol apparaîtrait comme une expérience initiatique où se dévoile tout d'abord le patriotisme intransigeant de ce représentant de la bourgeoisie israélite<sup>28</sup>. Mais c'est aussi et surtout une épreuve qui met en jeu une certaine représentation de la masculinité. Dès le 26 août, Hertz définissait clairement à son épouse la répartition des rôles:

L'essentiel est de tenir le coup, d'être fermes et de sang-froid; pour les soldats, c'est facile; pour vous chères femmes que nous laissons derrière nous, ce sera dur – mais il le faut pour nous et pour notre cher pays dont la vie ou la mort se décident pendant ces jours. Amie, nous serons braves, n'est-ce pas? Chacun à sa place. Aie confiance en moi.

La suite des lettres renvoie bien évidemment l'image d'une société masculine où la camaraderie, la vigueur des corps, les plaisirs simples deviennent de véritables vertus pour l'intellectuel habitué au calme et au confort des bibliothèques. Souvent naïvement, l'ethnologue-soldat semble découvrir une autre vie, plus réel, plus riche où l'individu s'accomplit dans sa totalité. Le 24 octobre 1914, il pouvait ainsi écrire à sa femme:

Mais quel plaisir de reprendre la vraie vie du fantassin, marchant sur les routes, de jour et de nuit, en silence, surtout quand on va vers l'ennemi, vers le danger. J'espère – ajoutait-il – que nous verrons et ferons de belles choses, que nous irons de l'avant, le plus loin possible.

La guerre était donc une aventure, tragique certes puisque Robert Hertz tomba en avril 1915, qui ressemblait à "la vie facile et gaie de gens qui font du camping dans les bois", renforçait progressivement le corps, ramenait à l'essentiel. En somme, une expérience d'effort physique et de volonté morale qui n'était pas si éloignée du sport, comme le montrait toujours pour Hertz (lettre du 4 mars 1915), l'exemple britannique: "Ces Anglais, décidément, vont à la guerre comme à une fête, une partie de sport et de plaisir à l'usage des étudiants d'Oxford. Mais cela ne les empêchera pas, j'espère, de faire du 'bon boulot'". On pourra objecter que Robert Hertz n'a pas vécu le développement de la guerre de position et l'épreuve de trois ans de guerre de tranchées. Son témoignage est par ailleurs révélateur de l'état d'esprit des élites bourgeoises et intellectuelles européennes et ne peut être étendu à la majorité des combattants. Toutefois, un certain plaisir de faire la guerre, de conquérir et de tuer était partagé par les membres des "corps francs français", des ardisti italiens ou encore des détachements d'assaut allemands.

Ernst Jünger a exprimé dans plusieurs ouvrages ce sentiment ambigu vis-à-vis de la guerre. Comme Robert Hertz dans sa correspondance, Jünger évoque le fossé séparant vie civile et vie militaire, tout en donnant sa préférence à cette dernière. Racontant dans *Le boqueteau 125*, le retour d'une permission et le départ en camion pour la ligne de front, il ne pouvait s'empêcher de manifester un certain contentement intérieur:

"Bon, maintenant le cirque peut recommencer", pensai-je lorsque le moteur se mit à tourner. Au fond, j'étais tout à fait content, car bien que je n'aie jamais eu de grands soucis, jamais je n'avais vécu avec autant d'insouciance en campagne [...] La proximité de la mort est salutaire comme une lumière inconnue. L'entourage est viril et sans ménagements, il s'agit de risquer le suprême enjeu; on se rend alors compte que l'on a de la moelle dans les os et du sang dans les veines<sup>29</sup>.

La dimension existentielle de la guerre décrite par Jünger fait donc écho partiellement aux sentiments exprimés par l'ethnologue français. Elle mêle le plaisir de la fraternité masculine à l'expérience ludique du danger qui "possède une puissante force d'attraction" et "ressemble au vertige où la sauvagement tentation de se jeter dans le vide est encore accrue par l'effroi de l'abîme".

La fascination du péril de mort qui menaçait les combattants n'était pas sans ressembler à l'attraction des courses automobiles ou aériennes que décrivaient comme des épopées du temps moderne les périodiques sportifs de l'avant-guerre<sup>30</sup>. Jünger exprime d'ailleurs bien cet esprit lorsqu'il décrypte le "chant sauvage" des moteurs qui transportaient les combattants de la guerre moderne:

Jamais encore les hommes ne sont allés comme vous à la bataille, sur des machines étranges et des oiseaux de feu, derrière des murailles de feu et des nuages de gaz mortels. La terre a porté des animaux agressifs et féroces, mais aucun ne disposait d'armes plus dangereuses que vous.

Comme l'avance Kurt Möser, les sports mécaniques avaient développé un "système de références" formant une "culture de l'agression" qui avait préparé les "individus et les sociétés à une guerre européenne"<sup>31</sup>. Et de fait, de plusieurs caractères propres à l'enfance de la civilisation de l'automobile invitent à suivre cette interprétation. Dans l'immédiat avant-guerre, les routes européennes étaient le lieu d'un *struggle for life* mêlé d'une lutte des classes larvée. Certains chauffeurs et pilotes pris par une sorte "d'euphorie de la vitesse" expulsaient, percutaient sans broncher la piétaille paysanne ou les représentants d'un monde ancien qu'é-

taient les voitures à cheval. En retour, les routes purent être le théâtre d'attaques en règle, voire de scènes de lynchage contre les automobilistes coupables ou non de tels actes. Les courses automobiles et les meetings aériens confortaient aussi ce darwinisme social appliqué à l'ère de la mécanique. D'abord disputées en Europe, sur un réseau routier ouvert à la circulation, les premières compétitions mécaniques furent émaillées d'accidents impliquant les pilotes des bolides et leurs mécaniciens, des spectateurs ou de simples usagers de la route. Le *crash* routier devint alors un élément de la sélection sportive. En 1903, lors de la course Paris-Madrid, seuls 114 participants sur 224 partants réussirent à arriver à Bordeaux, terme d'une première étape ponctuée d'accidents mortels. Au total sept personnes (deux pilotes, trois mécaniciens et deux spectateurs) trouvèrent la mort au cours de cette épreuve arrêtée par les autorités françaises dans le chef-lieu de la Gironde. Certes, le scandale provoqué par cette hécatombe routière entraîna le gouvernement à interdire les courses sur route et les organisateurs à créer des circuits fermés, mais la médiatisation de l'événement et des tragédies dévoilait également un regard ambigu et morbide sur la mort d'un pilote célèbre comme Marcel Renault, au volant d'une des automobiles qu'il fabriquait avec son frère Louis, ou celle de "l'héroïque soldat Dupuy" qui tenta de faire évacuer un enfant qui s'était malheureusement échappé sur le milieu de la route. La mort d'un des frères Renault, en particulier, pouvait apparaître comme un des sacrifices qui devaient être faits sur l'autel de la vitesse et de la modernité. La violence routière était également le fait d'élites sociales qui avaient fondé des fédérations très sélectives dans leur recrutement social: l'Automobile club de France créé en 1895 par le comte de Dion et le baron de Zuylen, ou le Kaiserliche automobilkorps, le Corps automobile impérial, fondé dix ans plus tard. Les *gentlemen drivers* membres de l'organisation allemande, rappelle Kurt Möser, considéraient les courses et les rallyes comme "des exercices pour un éventuel service" dans l'armée et furent intégrés dans l'armée impériale en août 1914 avec leurs véhicules. Bien évidemment, la conjonction de cet esprit sportif et de l'agressivité militaire n'était pas propre à l'Allemagne. Elle était parfaitement synthétisée dans le *Manifeste futuriste* de 1909. Marinetti y écrivait même:

Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que *La Victoire de Samothrace*.

La glorification de la guerre "seule hygiène du monde" coïncidait pleinement avec un monde sportif célébrant les vertus du mouvement et de l'action, dans ce projet artistique et "anthropologique" consistant à "repenser l'homme dans sa confrontation avec le monde de la machine, de la vitesse et de la technologie"<sup>32</sup>. L'œuvre picturale d'Umberto Boccioni, de *L'automobile rouge* aux formes démesurément allongées pour figurer la vitesse (1904-1905) à *Dinamismo di un footballer*, toile peinte en 1913 et inspirée par le cubisme, illustre de manière saisissante la fascination pour le mouvement et la violence propre aux futuristes. Ceux-ci, après s'être immédiatement portés volontaires au mois de mai 1915, payèrent d'ailleurs un lourd tribut à la guerre: Sant'Elia mourut en juillet 1916 d'une balle en pleine tête, Boccioni en août des suites d'une chute de cheval. Marinetti, lui-même fut blessé aux jambes sur le front de l'Isonzo. Si certains comme Severini et Carrà se détournèrent alors du discours de violence initié par l'auteur du manifeste de 1909 et revinrent à un art humaniste, le mouvement futuriste continuera à produire des œuvres exaltant la vitesse et l'aviation, voire le bombardement comme le laisse penser le tableau de Tullio Crali *En piqué sur la ville* peint en 1939. Bien que cet art pictural aéronautique ait eu fort à voir, dans les années trente, avec les raids aériens d'Italo Balbo

et les talents de pilotes du "*primo sportivo d'Italia*" Benito Mussolini, il se faisait aussi l'écho du mythe du pilote de chasse et des combats aériens bâti pendant le premier conflit mondial.

S'il fut en effet une geste militaire que le monde sportif pouvait s'approprier, c'était bien celle des pilotes d'avion. Malgré le perfectionnement progressif de l'armement et de la puissance de feu des avions, la guerre des airs gardait une certaine "humanité", dans la mesure où elle rompait avec la tuerie anonyme des tranchées. Le pilote de guerre observait, dévisageait son adversaire quitte à assister à sa chute mortelle. La "chasse" en particulier rappelait la pratique du duel dont le vainqueur n'hésitait pas à offrir un verre au mess des officiers à l'ennemi abattu et fait prisonnier, comme on l'aurait fait avec le tennisman ou l'escrimeur vaincu le temps d'un match. Corps élitiste d'artistes de la mort s'élevant au-dessus du massacre industriel de la guerre des tranchées, les "as" de l'aviation fournirent aussi les héros sportifs dont la presse vantait et comparait les mérites respectifs comme elle le faisait des champions en temps de paix. Le terme "as" d'ailleurs était emprunté aux joutes sportives d'avant-guerre, notamment à l'hippisme et au cyclisme: les Guynemer et Fonck, du côté français, Richtofen et Udet du côté allemand, les Mannock et Bishop du côté britannique tiraient leur gloire du nombre de victoires obtenues, comme un boxeur ou un champion cycliste en temps de paix, et aussi du nombre d'adversaires qu'ils avaient tués. Ils possédaient également leurs "systèmes", comme les champions ou les grandes équipes avaient leurs tactiques établissant leur renommée. Aussi, la proximité avec le sport était telle que les pilotes de l'escadrille qu'emmena comme observateur et bombardier Gabriele D'Annunzio pour un raid sur les positions autrichiennes de Pola, avaient pour tradition de lancer avant le décollage le "Hip! Hip! Hip! Hurrah!" poussé rituellement sur les terrains de football au moment du coup d'envoi. Cri manquant d'ailleurs de latinité selon le poète et dramaturge italien qui le remplaça par un "antique" "Eja! Aja! Alalà" appelé à connaître une grande fortune sous le fascisme<sup>33</sup>.

#### 4. Le sport au quotidien de la guerre

Les duels aériens entre les as et les aviateurs moins chevronnés ont agrémenté le quotidien de millions de poilus et de tommies, mais ils n'ont pas été leur seul contact avec le spectacle ou la pratique du sport. Si les compétitions sportives furent ajournées ou arrêtées plus ou moins rapidement, si les stades se vidèrent, les disciplines sportives civiles n'étaient pas absentes de la guerre des tranchées. Celles-ci et surtout les cantonnements de repos devinrent même les lieux d'une certaine acculturation sportive. Non pas que la majorité des combattants aient accepté la rhétorique de la guerre comme un grand match, ni souscrit au courage exhibitionniste d'un D'Annunzio ou à l'éthique guerrière d'un Jünger; issus en grande partie des campagnes, à l'exception du Royaume-Uni et, dans une moindre mesure de l'Allemagne, ils purent tout simplement goûter aux joies d'un des loisirs urbains par excellence: le sport et plus particulièrement du football.

C'est dans l'armée britannique que la présence du sport apparut le plus tôt et prit, surtout, la plus grande signification. Selon le général Jack, "aucune armée britannique ne voyageait sans emporter un ballon de football ou sans avoir l'énergie de shooter dedans". Cette constatation n'avait rien d'anecdotique. Comme l'a minutieusement montré John Fuller, l'intégration dans les heures de repos des loisirs populaires préférés de la vie civile, football-association et music-hall en premier chef, a largement concouru au maintien du moral des troupes britanniques et peut-être empêché qu'elles ne soient touchées en 1917 par les mutineries agitant certaines unités françaises ou l'effondrement du front disloquant l'armée italienne à

Caporetto. De fait, le sport aux armées britanniques faisait partie d'un ensemble d'activités visant tout à la fois à distraire et à encadrer les *tommies*. Le football restait la discipline préférée, en raison de son caractère populaire, bien que les soldats originaires des *Dominions* aient pu pratiquer des disciplines plus exotiques comme le base-ball. Qu'il s'agît d'un spectacle réunissant parfois plus de 2.500 personnes ou d'une pratique informelle entre camarades de bataillon, le football-association avait pour vertu de faire oublier la guerre en procurant une excitation sans danger et occupait, d'une certaine manière, les mêmes fonctions que le sport populaire: exprimer des liens de solidarité, représenter une communauté, constituer un temps d'autonomie relative dans un espace social régi par de fortes contraintes<sup>34</sup>. Même si l'Etat-major britannique mit un certain temps pour comprendre la plus-value militaire de telles pratiques, le général Haig regrettant même en juillet 1915 que les fantassins britanniques passassent leur temps à jouer au football au repos, à partir de 1916, la pratique fut facilitée et surtout intégrée dans l'entraînement des fantassins. Ainsi, à l'arrière des lignes, si la matinée était consacrée aux exercices purement militaires, l'après-midi l'était au football. De manière plus efficace que la rhétorique du grand match, la pratique du sport favori faisait oublier la guerre et renforçait les liens de camaraderie, au point, comme le rappelle l'historien militaire John Keegan à propos de son père, d'occulter l'expérience de la violence guerrière dans la mémoire des anciens *tommies*<sup>35</sup>.

L'utilisation du sport faite par l'armée britannique était connue des deux côtés du front. D'ailleurs, l'une des formes prises par les trêves de Noël observées surtout par des unités allemandes et anglaises fut l'organisation de matches de football dans le *no man's land* ou même derrière l'une des deux lignes ennemies. Il s'agissait ainsi, comme le montre Stanley Weintraub, d'échanger le peu que l'on possédait et de ce qu'il restait de la vie civile<sup>36</sup>. Toutefois, au-delà de ce cours épisodique de fraternisation, la voie tracée par les armées britanniques était suivies de manière inégale. Elle est surtout, du côté français et italien en particulier, moins bien connue. A quelques exceptions près<sup>37</sup>, l'historiographie hexagonale a délaissé cet aspect de la vie des poilus, en privilégiant une vision du temps de repos qui aurait été principalement occupé par la quête de la femme, ou plutôt de la prostituée, et par l'oubli dans la "gnôle". Loin de nier le bien-fondé de cette représentation et de contester l'importance de la frustration sexuelle subie par les poilus et du rempart contre le "cafard" et la peur qu'aurait constitué le "pinard", l'étude de la pratique du sport vient compléter un tableau de la vie au front, nous semble-t-il, inachevé<sup>38</sup>. En effet, les différents types de source permettant de saisir en partie sur la vie des combattants – journaux de tranchée, carnets de guerre, mémoires, lettres – dévoilent une pratique sportive qui n'a rien d'anecdotique. Le fait que des soldats aient pris soin de noter les scores de matches inter-compagnies ou inter-régiments dans leurs carnets de guerre ou encore les jours où ils purent ou durent courir après un ballon, doit faire réfléchir l'historien. De même, les conditions de jeu souvent surprenantes, voire cocasses signalent l'importance du jeu. Le tonnelier socialiste Louis Barthas rapportait ainsi que le "terrain" de football régimentaire était installé à dix mètres des premières lignes dans une cuvette servant aux rassemblements et aux messes et faisait surtout l'objet d'un d'accord tacite interdisant de troubler les menus plaisirs de l'ennemi. Selon Barthas, en effet,

il eût fallu que les Allemands fussent aveugles pour ne pas voir la ballon bondir dans les airs et parfois rebondir en avant de la première ligne dans les fils de fer où un joueur audacieux allait le prendre en se remettant à la courtoisie des Allemands qui, du reste, ne tirèrent jamais sur les joueurs<sup>39</sup>.

Toutefois, outre la confirmation de l'existence de trêves ou d'accords tacites entre ennemis, que peut nous révéler une histoire qui reste à faire? Tout d'abord, la pratique du sport, principalement le football-association et, dans une moindre mesure, le football-rugby, est comme chez les troupes anglaises un outil de conservation et de renforcement du moral des troupes. C'est l'objectif que fixait le journaliste du quotidien "L'Œuvre", Georges Rozet à sa campagne en faveur de l'envoi de ballons de football aux poilus. Rozet n'était pas le premier à se préoccuper de l'approvisionnement en munitions sportives des soldats. Les organes sportifs européens de "L'Auto" en France à "La Gazzetta dello Sport" en Italie, en passant par "Der Kicker" ou "Fussball" en Allemagne, avaient lancé des souscriptions pour l'achat et l'envoi de chambres à air et d'enveloppes de cuir, les deux éléments fondamentaux du lourd ballon de football du début du vingtième siècle. Toutefois, Rozet aurait été jusqu'à alerter Paul Painlevé ministre de la guerre en 1917 sur cette question et décrivit, avec une certaine justesse, le devenir du football au front, dans un livre co-écrit par des correspondants de guerre en 1919:

La guerre aura eu ce résultat paradoxal de prolonger l'âge sportif même chez les hommes faits, même chez les hommes des vieilles classes. Le football-association, principalement, aura, pour le moins, quadruplé le nombre de ses adeptes. Merveilleuse puissance d'un simple jeu qui, tout en entretenant les muscles du soldat, l'arrache à l'ennui déprimant et lui fait oublier ses misères: "Lorsque je joue au football, m'écrivait un jour un poilu, *je ne pense plus que c'est la guerre...*"<sup>40</sup>.

Si l'on peut contester certaines assertions de Rozet qui refusait toute dimension pascalienne au divertissement du football, le journaliste n'en dévoilait pas moins les recettes du succès du ballon rond. Jeu simple, abolissant le temps d'un match la hiérarchie militaire, il offrait aussi la possibilité à des officiers "éclairés" de proposer un entraînement militaire plus ludique. Il servit également, avec d'autres sports, de dérivatifs aux soldats italiens retenus dans les camps autrichiens<sup>41</sup> ou au poète français Geo Charles qui, fait prisonnier dès l'été 1914, décrivait la partie football comme l'un des rares moments de sa longue captivité pendant lequel "Un peu de joie s'élève et retombe / comme la poussière sur le terrain"<sup>42</sup>.

Toutefois, il ne constitua pas non plus la panacée universelle. S'ils n'y étaient pas invités par leur capitaine ou leur lieutenant, on peut en effet se demander comment des hommes épuisés par la vie des tranchées pouvaient encore trouver le courage de jouer au football. Malgré le caractère inter-générationnel de la pratique, il semble bien, comme le remarquait d'ailleurs Louis Barthas, que les quadragénaires aient préféré les jeux de carte ou des distractions plus tranquilles. Par conséquent, le pouvoir d'attraction du football et d'autres sports qui pouvaient être pratiqués, jeux traditionnels tels que la lutte dans les régiments bretons, football-rugby dans les unités originaires du pays occitan, a sans doute d'abord agi sur les plus jeunes et préparé la consécration de "l'association" dans l'immédiat après-guerre. Le sport au front avait donc sans doute une double dimension sociale et générationnelle. Sociale, parce comme l'avaient fait certains joueurs de la Juventus de Turin, les jeunes bourgeois épris de sport et servant comme officiers subalternes avaient pu convertir leurs hommes au culte du football. Générationnel, dans la mesure où un sport sollicitant assez fortement les organismes comme le football, s'adressait d'abord aux plus jeunes soldats.

Un même constat peut être établi pour l'Allemagne. Comme du côté de l'Entente où étaient disputés des matches entre équipes belges et italiennes, françaises et britanniques afin de resserrer les liens de solidarité interalliés, des rencontres opposèrent tout d'abord à l'arrière des équipes représentant les capitales des puissances centrales, Berlin, Budapest et Vienne.

Toutefois, le front ne fut pas non plus négligé: la *Kronprinzpokal*, la Coupe du Kronprinz, fut jouée dans les cantonnements allemands situés en "territoire ennemi", de même que de nombreuses parties informelles réunissant officiers et simples soldats dans les mêmes équipes. Ainsi, l'acculturation sportive au front a sans doute été l'une des origines du formidable essor numérique que connut la Dfb dans l'après-guerre: alors que la fédération allemande ne comptait que 161.600 joueurs en 1913, ces derniers étaient plus de 468.000 en 1920 et même 780.500 en 1921<sup>43</sup>. Ce n'était pas là le moindre bénéfice que le sport pouvait retirer de la guerre.

### 5. Les dividendes sportifs de la guerre

Alors que la paix était négociée entre vainqueurs au printemps 1919, les sportifs du vieux continent pouvaient espérer engranger les dividendes de leur engagement sans faille dans la guerre. Si l'Allemagne était vaincue sur le plan militaire, ses *sportsmen* l'avaient emporté face au Turnen sur le front de l'exercice physique. Les vertus sociales du sport, son fondement patriotique n'étaient plus à prouver. Sa modernité détrônait définitivement les pratiques corporelles héritées de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Même si le traité de Versailles, limita les effectifs de la Reichswehr à 100.000 hommes, les mérites du sport apparaissaient clairement à la hiérarchie militaire; la méthode sportive plus complète et plus attrayante tendant désormais à se substituer, dans l'instruction des recrues et l'entraînement des soldats, au "débouillage" grossier proposé par la gymnastique militaire. Et tous les témoins étrangers et allemands ont insisté sur l'importance du sport comme substitut au service militaire et vecteur du nationalisme sous la République de Weimar<sup>44</sup>.

En France et en Italie, la presse sportive vanta aussi, à la fin de la guerre, l'ascendant pris par le sport sur son aînée la gymnastique, aussi bien dans l'armée que comme moyen plus général d'éducation physique à l'école ou même dans les usines. Alors que l'action de l'Etat était sortie des limites traditionnelles qui lui étaient assignées en régime libéral, qu'elle avait prouvé son efficacité en organisant l'économie de guerre et en mobilisant l'ensemble des forces nationales, les milieux sportifs espéraient qu'elle s'étendrait au domaine du sport et de l'éducation physique. Comme l'écrivait, en décembre 1918, Jean Grégoire dans "La vie au Grand Air":

Il ne s'agit plus maintenant de pratiquer des sports pour son plaisir et de laisser de côté ceux qui s'en désintéressent, il s'agit de faire des hommes pour l'après-guerre: il faut que tous soient forts. Seul l'Etat peut mener cette tâche à bien! D'abord lui seul peut toucher la masse amorphe des indifférents; lui seul est assez fort pour réunir, quand il est loisible de le faire, les fédérations sportives, aussi bien de sports athlétiques, de boxe que de cyclisme, préparation militaire ou autres en un seul bloc, en restant lui la Fédération des fédérations. En outre, l'Etat est riche, il pourra prélever sur son budget annuel, telles sommes qui seront nécessaires!

Illusion de la victoire: non seulement, comme on le sait, les commissions et autres organes étatiques de l'économie de guerre furent vite démantelés, mais surtout, l'Etat français, en particulier, avait à faire face à des dépenses autrement plus essentielles à court et moyen termes: la reconstruction du quart nord-est du pays et le secours aux innombrables victimes de la guerre. Surtout, l'Etat était fortement endetté dans les pays belligérants, notamment en Italie où la presse sportive était bercée des mêmes illusions, espérant dans de nombreux articles parus en 1917-1918 que son gouvernement suivrait le modèle français proposé par l'école militaire et sportive de Joinville, ainsi que le mot d'ordre du général Cottez, directeur de l'infanterie au Ministère de la guerre: "Faites du conscrit un athlète et nous aurons un bon combattant!"<sup>45</sup>. En outre, les milieux sportifs italiens espéraient que les activités corporelles civiles

fussent soutenues par l'Etat. Or, comme se plaira à l'affirmer une partie des périodiques sportifs italiens avant l'instauration de la dictature par Mussolini en janvier 1925, puis le régime fasciste, "l'Italietta" libérale ne tira pas les "leçons sportives" de la guerre.

Faut-il en conclure que le conflit fut une sorte de miroir aux alouettes pour les sportifs européens? Sans doute non. Comme dans le cas de l'intervention étatique, avaient été semées pendant le conflit des graines qui refleuriraient plus tard, sous les formes des politiques sportives menées dans les années trente dans les Etats totalitaires, mais aussi, plus timidement, dans les pays démocratiques. Evoquant l'œuvre des Case del soldato fondée par Giovanni Minozzi pour secourir et encadrer les soldats italiens, Lando Ferretti souligne en 1928 la continuité entre cette institution et l'Opera nazionale dopolavoro:

Cette œuvre tenace, passionnée, ardente de foi italienne menée spécialement à l'arrière mais aussi sur les premières lignes de la Grande Guerre est aujourd'hui reprise, continuée, renforcée par les moyens et l'esprit nouveaux du Dopolavoro<sup>46</sup>.

En tout cas, en 1919, les Jeux interalliés organisés du 22 juin au 6 juillet 1919 à l'initiative de l'Etat-major américain, validaient les "bienfaits" du sport observés pendant la guerre. On pouvait lire dans cette compétition visant à distraire les troupes américaines encore présentes sur le territoire français et à exalter sinon l'alliance, du moins l'association transatlantique, les fonctions et les formes assumées désormais par le sport.

Tout d'abord le succès populaire de l'événement annonçait l'avènement de l'ère des masses sportives. La compétition sportive devenait un spectacle en soi avec son espace, le stade, son ressort, la recherche de l'émotion, pour reprendre les analyses de Norbert Elias, ses dérivés, le chauvinisme et la violence. Le match de rugby France-Etats-Unis disputé le 29 juin 1919 fut ainsi l'occasion d'un combat homérique suivie avec passion par les spectateurs, dégénéralant bien vite en une violente rixe qui, selon un observateur venu d'outre-Atlantique, aurait représenté ce que l'on pouvait "faire de mieux sans couteaux et sans revolvers"<sup>47</sup>. Du côté français, les Jeux interalliés, comme d'autres initiatives sportivo-étatiques que nous envisagerons plus loin, avaient aussi pour objectif de prouver aux gouvernements anglo-saxons que la France n'avait pas été saignée à blanc par la guerre. Les performances des athlètes français devaient donc montrer, si l'on en doutait déjà, que le "relèvement de la race française" était lancé. Le sport, en tant que représentation symbolique de la puissance sur la scène internationale, initiait ici une politisation qui éclata au grand jour à l'occasion de l'Olympiade d'Anvers tenue un an plus tard. Jeux d'une ville et d'un pays "martyrs", ses organisateurs n'invitèrent pas les athlètes des anciennes puissances centrales, initiant ainsi le renforcement de l'instrumentalisation idéologique et politique du sport dans l'entre-deux-guerres. Peut-être était-ce là, malgré leurs dénégations, le prix à payer par les milieux sportifs pour que l'Etat reconnaisse et soutienne enfin leurs initiatives, ce qu'il ne tarda pas à faire d'abord en Italie, dans la seconde moitié des années vingt.

## 6. Conclusion

Les lignes qui précèdent ne prétendent pas proposer un tableau exhaustif du sport européen pendant la Grande Guerre: les résistances de la gymnastique, la question de la préparation militaire, l'hécatombe des sportifs, la diffusion des sports américains ou encore le premier essor du sport féminin auraient pu être ici mobilisés comme autant d'exemples. Les aspects envisagés ici n'en suggèrent pas moins que la Grande Guerre constitue sans équivoque un "moment" de l'histoire du sport en Europe et un objet d'étude pour l'historien

désireux d'écrire une histoire comparée et "européenne" du conflit. Alors qu'ils prétendent défendre leur nation, la "civilisation" ou la "Kultur", les sportifs du vieux continent empruntent les mêmes représentations, diffusent les mêmes pratiques standardisées (notamment le football association), escomptent en tirer les mêmes bénéfices. En ce sens, le sport de guerre comme celui de la paix de la Belle Epoque ou à venir, celui de l'entre-deux-guerres, présente une forte dimension transnationale, qui reste encore à creuser et qui pourrait aussi entrer dans le projet d'une histoire globale du sport, tant les conséquences "sportives" de la guerre ne se cantonnent pas au seul continent européen.

#### NOTE

1. P. TAUBER, *Vom Schützengraben auf den grünen Rasen. Der Erste Weltkrieg und die Entwicklung des Sports in Deutschland*, Münster, Lit Verlag, 2008.
2. T. MASON, E. RIEDI, *Sport and the Military. The British Armed Forces 1880-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
3. S. GIUNTINI, *Lo sport e la Grande Guerra. Forze armate e movimento sportivo in Italia di fronte al primo conflitto mondiale*, Roma, Stato Maggiore dell'Esercito, Ufficio storico, 2000.
4. P. DIETSCHY, *Le sport et la Première Guerre mondiale*, in *Histoire du sport en France du Second Empire au régime de Vichy*, sous la direction de P. Tétart, Paris, Vuibert, 2007, pp. 57-77.
5. G. ROZET, *La Défense et Illustration de la Race Française*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1911.
6. *Les Sportifs et la Guerre*, in "L'Opinion", 27 janvier 1912.
7. Archive historique FIFA (Zurigo), *Congresses, "Minutes of the 11th Annual Congress held at Chritiana, 27th-28th June 1914"*.
8. *Le grand match*, in "L'Auto", 3 agosto 1914.
9. T. MASON, E. RIEDI, *Sport and the Military* cit., p. 89.
10. *Il dovere*, in "La Gazzetta dello Sport", 24 maggio 1915.
11. Cfr. C. EISENBERG, "English Sports" und deutsche Bürger. *Eine Gesellschaftsgeschichte 1800-1939*, Paderborn, Schöningh, 1999, pp. 313-314.
12. *Kriegsjahrbuch des Deutschen Fussball-Bundes*, Selbstverlag des DPB, 1915.
13. *Elenco dei soci juvenini sotto le armi*, in "Hurrà", 7 ottobre 1916.
14. P. ROUSSEAU, *Le collègue d'athlètes de Reims*, in "L'Illustration", 29 mars 1913.
15. Cfr. C. VEITCH, "Play up! and Win the War!" *Football, the Nation and the First World War 1914-15*, in "Journal of Contemporary History", v. 20, n. 3, 1985, pp. 363-378.
16. C. EISENBERG, *Les origines de la culture du football en Allemagne*, in "Sociétés et Représentations", décembre 1998, pp. 33-48.
17. SOUS-LIEUTENANT DECOIN, *Bon sportsman-Bon soldat*, in "La Vie au Grand Air", 15 juin 1916, p. 28. Henry Decoin avait participé aux épreuves de natation des Jeux olympiques de Londres en 1908 et de Stockholm en 1912.
18. Cfr. *La rubrica dei mitraglieri*, in "La Gazzetta dello Sport", 13 novembre 1918. Sur ce mythe sportif de la Grande Guerre cfr. S. GIUNTINI, *Lo sport e la grande guerra* cit.
19. P. FUSSELL, *The Great War and Modern Memory*, Oxford, Oxford University Press, 1975, pp. 26-29.
20. *Le sport chez "Tommy"*, in "La Vie au Grand Air", 15 juin 1917.
21. On peut ainsi rapprocher cette représentation de celle, plus générale, de la "guerre allemande" proposée par Michael Jeismann dans *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, Cnrs Editions, 1997, pp. 261-291.
22. S. AUDOIN-ROUZEAU, A. BECKER, *14-18 retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 122.
23. S. AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 45.

24. J. NORTON CRU, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, réimpression de l'édition originale de 1929, p. 27.
25. Cfr. D. LEJEUNE, *Les "alpinistes" en France (1875-1919)*, Paris, Edition du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1988, p. 157.
26. Cfr. A. PASTORE, *Alpinismo e storia d'Italia. Dall'Unità alla Resistenza*, Bologna, Il Mulino, 2003, pp. 86-88.
27. Cfr. O. ROYNETTE, *La construction du masculin de la fin du 19e siècle aux années 1930*, in "Vingtième Siècle. Revue d'histoire", n. 75, juillet-septembre 2002, pp. 85-96.
28. *Un ethnologue dans les tranchées août 1914-avril 1915. Lettres de Robert Hertz à sa femme Alice*, présentées par A. Riley et P. Besnard, Paris, Cnrs Editions, 2002.
29. E. JÜNGER, *Le boqueteau 125*, Paris, Christian Bourgeois Editeur, 2000, pp. 11-12.
30. Les sports mécaniques de l'avant-guerre s'insèrent dans ce qu'Emilio Gentile a appelé "l'apocalisse della modernità". Cfr. E. GENTILE, *L'apocalisse della modernità. La Grande Guerra per l'uomo novo*, Milano, Mondadori, 2008.
31. Cfr. K. MÖSER, *The dark side of "automobilism", 1922-30. Violence, war and the motor car*, in "The journal of transport history", v. 24, n. 2, septembre 2003, pp. 238-252.
32. G. LISTA, *Le futurisme*, Paris, Terrail, 2001, p. 10.
33. Cfr. P. ALATRI, *Gabriele D'Annunzio*, Torino, Utet, 1983, pp. 392-393.
34. Cfr. J.B. FULLER, *Troop Morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies 1914-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1990, pp. 85-94.
35. Cfr. J. KEEGAN, *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Pocket/Agora, 1995, p. 227.
36. Cfr. S. WEINTRAUB, *Silent night, The remarkable Christmas truce of 1914*, Londres, Pocket Books, 2002, pp. 109-137.
37. Voir par exemple, la contribution de Bruno Cabanes sur les loisirs ouvriers en Grande-Bretagne pendant la Grande Guerre. Cfr. *Culture de guerre, loisirs ouvriers: contacts et oppositions en Angleterre pendant la Première Guerre mondiale*, in *Guerre et cultures*, J-J. Becker, J. Winter, G. Krumeich, A. Becker et S. Audoin-Rouzeau (dir.), Paris, Armand Colin, 1994, pp. 165-172.
38. Sur le sport au front dans les armées françaises, cfr. P. DIETSCHY, *Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre*, in "Guerres mondiales et conflits contemporains", 2013/3, n. 251, pp. 10-23; J. SOREZ, *Le football français et la Grande Guerre: une pratique sportive à l'épreuve du feu*, in "Matériaux pour l'histoire de notre temps", 2012/2, n. 106, pp. 11-19, et A. WAQUET, *Le sport glorifié par la guerre: Discours et actions de la presse sur l'essor du football dans l'armée française (1914-1918)*, in "Sport History" Review, v. 42, n. 2, novembre 2011, pp. 131-142.
39. L. BARTHAS, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier (1914-1918)*, Paris, François Maspero, 1979, p. 93.
40. G. ROZET, *Les sports sur le front*, in *Sous le brassard vert*, Paris, Editions de la Sirène, 1919, p. 208.
41. *Lo sport a Mauthausen fra i prigionieri italiani*, in "La Gazzetta dello Sport", 18 juin 1917.
42. Extrait du poème "Sports" cité par René Bourgeois, dans Géo-Charles. *Un poète de la vie moderne*, Echirrolles, Editions Galerie-Musée Géo-Charles, 1985, p. 15.
43. C. EISENBERG, *Deutschland*, in *Fussball, soccer, calcio. Ein englischer Sport auf seinem Weg um die Welt*, C. Eisenberg (dir.), Munich, DTV, 1997, p. 104.
44. Voir par exemple les mémoires du journaliste allemand Sebastian Haffner, *Geschichte eines Deutschen*, Stuttgart-Münich, Deutsche Verlags-Anstalt, 2000.
45. *La scuola di Joinville per gli istruttori sportivi dei soldati francesi al fronte e nei depositi*, in "La Gazzetta dello Sport", 23 août 1918.
46. L. FERRETTI, *Il Libro dello Sport*, Roma-Milano, Libreria del Littorio, 1928, p. 142.
47. Cité par Thierry Terret dans *Les Jeux interalliés de 1919. Sport, guerre et relations internationaux*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 76.